

## Témoignage 2

J'ai cotoyé A depuis le lycée. Il était comme je l'appelais un pote de barricade. Nous nous sommes croisés régulièrement au fil de nos affinités et de nos combats militants.

Je suis partie de ma ville natale avec lui et sa compagne, pour vivre à 800 km de chez nous. Cette femme, avait du, juste avant de partir, subir un avortement. J'ai appris bien plus tard qu'elle n'avait pas même eu un instant le choix de disposer de son corps, et que l'intervention avait été décidée et prise à la hâte par A.

Une fois le déménagement fait, cette colocation s'est montrée extrêmement difficile.

Je tiens à préciser que la compagne de A est la personne la plus proche de moi, elle pourrait s'apparenter à une frangine. Et je n'ose imaginer la violence de ce que j'ai pu apprendre par la suite, une violence telle qu'elle ne puisse m'en parler que des mois, et même des années après, suite à une toute autre histoire.

J'ai bien sûre été témoin des colères de A, dont certaines spectaculaires, durant plusieurs années.

Lorsque nous vivions ensemble, j'ai pu entendre certaines discussions où il passait son temps à critiquer la moindre parole, le moindre geste des personnes vivant sous notre/ « son » toit, jusqu'à des fois s'imaginer des sous entendus lunaires venant de notre part.

La tension à la maison a atteint des degrés quelquefois insoutenables. Il y a des jours où les gens ne sortaient pas de leurs chambre.

Je me suis éloignée de mon amie et je n'ai pas pu lui apporter mon aide, en partie du fait que mon compagnon de l'époque ne voulais pas rester à la maison, au risque de provoquer une dispute, ou que ça en vienne aux mains. Et moi même ne me sentait pas « safe » dans cette maison. J'ai donc disparu très régulièrement, et je n'ai pu que constater mon amie se vider de tout ce qui faisait sa personne, sa substance.

Tout ça de loin en loin, de semaine en semaine, sans que je n'y comprenne rien. Dès que je posais une question, que j'essayais de creuser, j'avais droit à un sourire de façade, une parole rassurante, « t'inquiète je suis fatiguée, je pense que je travaille trop, ou je suis un peu malade ». La discussion était close. Pour ne pas nous inquiéter, pour se préserver et préserver la « paix » dans la maison. (C'est, comme dit plus haut, bien plus tard que j'ai appris les diverses pressions, et le mot est faible, qu'elle avait du subir).

Plus de rire, plus de sorties, plus de musique, des crises d'angoisses répétées, des douleurs thoraciques, et une prise de poids inexplicquée. Tout ceci associé à une perte de confiance en elle même fulgurante. Les fins de soirées où elle se renfermait, ne disait plus un mot.

Je me souviens avoir dit un jour qu'elle était devenu comme le négatif photo d'elle même.

Et est arrivé le jour où je suis rentrée le lendemain du viol, où nous avons appelé l'ordre des médecins avec notre ami et colocataire. Et A qui, peu après, disparaît une semaine, sans prévenir. Je garde le souvenir de mon amie totalement traumatisée, laissée seule et désemparée.

Je me souviens d'elle terrorisée et angoissée, car sans nouvelle de lui. Avec une peur immense d'avoir été abandonnée. Peur régulièrement attisée auparavant, car lors de certaines disputes A faisait très souvent mine de partir, la laissant en crise. Et bien sûr, sans s'entretenir avec personne, il laissait à ceux qui étaient présentes dans la maison la tâche de gérer, de consoler, de rassurer.

Un dernier point : comment se peut-il qu'une personne que l'on connaît depuis si longtemps, avec qui on a lutté pour les même causes, et habité pendant presque 3 ans n'arrive, durant toute cette période, qu'à nous donner une conversation seul à seule laborieuse de 15 minutes ? Cela peut paraître anodin ou prêter à sourire, mais pour moi ça ne l'est pas. Comment ce fait-il que durant tout ce temps nous ne nous soyons pas plus croisées, retrouvées seules pour un café, faire le ménage, ou

tout simplement échanger, car ce sont des choses qui se font dans la vie réelle et quotidienne ? Je rappelle que nous nous connaissons depuis le lycée, que nous avons vécu sous le même toit, que nous avons milité ensemble, nous avons partagé des espaces « perso » car sa compagne de l'époque est pour ainsi dire comme ma frangine.

Cette vie en colocation était également à la base un projet collectif que lui même portait et avait amené. Comment vivre alors et partager une vie commune sans prendre le temps de connaître les autres, de ne parler que de tâches et de se détacher de tout ressenti ou sentiment qui puisse affecter tes colocataires? Il n'y a rien de plus improductif sur le plan humain que de porter un projet collectif sans te soucier des personnes qui t'entourent.

Le principe même de ne pas pouvoir avoir une discussion anodine avec cette personne qui partageait notre quotidien témoigne, à mon sens, de son incapacité à être autre chose qu'un « soldat de la lutte », de son désintérêt de l'autre et de son manque d'empathie. Car si certaines personnes de la coloc ont essayé le « small talk », on s'est bien vite rendu compte que nos soucis, nos envies, ou tout simplement notre vie n'avaient aucun intérêt à ses yeux. Dès que nous essayions de parler avec lui, son regard se vidait, il montrait de l'impatience et nous avions l'impression que nous ne valions pas un pet de discussion.

Cette dernière réflexion reste importante, car elle fait partie intégrante et s'entremêle dans une expérience de vie qui s'est avouée un échec, voire un traumatisme pour certaine.